

Pour ouvrir

Cet essai traite du mode d'existence de la philosophie à l'âge de l'ordinateur et du rapport indissociable entre écriture et instrument employé. L'idée n'est pas récente. Platon considérait l'écriture à la plume et à l'encre comme une activité infructueuse ; il se servait de l'expression « écrire à l'eau » pour la distinguer de l'écriture dans l'âme. Contenant plus d'une ambiguïté, cette expression permet d'aborder une série de questions sur les rapports entre la philosophie et la technique d'écriture utilisée.

Il s'agit notamment de s'interroger sur les préférences des philosophes pour certaines techniques et de reconsidérer leurs théories de l'écriture à la lumière de l'écriture électronique. Étant donné que Platon nourrissait des espoirs bien précis au sujet du discours oral et du discours écrit, une première analyse cherche à déterminer s'il aurait renoncé à écrire ses dialogues au moyen de l'ordinateur. L'enquête se poursuit chez Heidegger où l'apparente préférence pour l'écriture à la main conduit inévitablement à replacer la philosophie heideggerienne de la technique dans le cadre des technologies les plus avancées. Sont, en outre, évaluées les implications d'une technogrammatologie chez Derrida, théorie de l'écriture qui inclut également l'emploi de l'ordinateur.

Puisque la question de la technique utilisée joue un rôle majeur dans ce débat, il importe aussi de prendre en considération les différentes formes d'expression de la philosophie, le fait que l'ordinateur rend possibles de nouvelles écritures et lectures, et les déplacements qui s'opèrent entre écriture privée et publique, écriture collective et anonyme. Sont ainsi pris en compte l'expérience de l'écriture selon les phénoménologues, l'apport de l'esthétique dans le multimédia, sans oublier la transformation du code éthique depuis l'informatisation de la société, et la quête d'une attitude adéquate face aux nouvelles technologies envahissantes. Et à l'arrière-plan de ces différentes approches se dessine la recherche d'une possible coexistence des différentes techniques d'écriture, caractérisée par les mots « à la fois » et « superposition », traits caractéristiques et répétitifs de cet essai.

Alors que la philosophie est habituellement associée à l'histoire, aux grands courants ou à une tradition donnée – ce qui, dans une certaine mesure, la définit incontestablement –, il est proposé ici d'assimiler le concept de philosophie à l'activité philosophique. En effet, tout autant qu'un ensemble de concepts, la philosophie est également un instrument de pensée et suppose une attitude ; elle se manifeste par l'intermédiaire de diverses techniques, tout en constituant elle-même une technique de la pensée. Si elle recourt actuellement à la technologie des logiciels, elle s'est en quelque sorte toujours servie de logiciels mentaux ; toute réflexion dépend d'une technique, toute écriture en implique une par définition, qu'elle se transmette ou non à la vitesse de la lumière. C'est pourquoi le philosophe n'hésite pas à s'enquérir auprès des différentes philosophies existantes pour penser les différents futurs de la philosophie. Un parcours se dessine donc de l'écriture à l'eau à l'écriture à l'eau numérique. Ce pourrait d'ailleurs être le véritable titre de cet essai, celui qui figure dans l'ombre du titre. C'est parfois l'ombre des choses qui dicte comment les choses sont ou peuvent être, et le titre ne paraît guère y faire exception.

Écrire à l'eau

Ce n'est donc pas sérieusement que [l'homme qui possède la science de ce qui est juste, celle de ce qui est beau, celle de ce qui est bon] ira les écrire sur de l'eau [les semences dont il se soucie], en les semant dans une eau noire, au moyen d'un roseau [...].

Phèdre, 276 c¹.

La théorie de l'écriture que Platon développe dans le *Phèdre* acquiert une dimension nouvelle à l'ère de l'ordinateur. Pour l'inscrire dans ce nouveau contexte, il importe de l'examiner en fonction de deux éléments. En premier lieu, les idées platoniciennes concernant le rapport entre parole et écriture se présentent en réalité comme une critique de la communication. En second lieu, la conception du lien indissociable entre écriture et technique employée débouche, chez Platon, sur un examen des différentes possibilités de transmettre la philosophie. La critique de l'écriture dont le *Phèdre* semble faire l'objet est donc moins évidente qu'elle paraît à première vue et est soumise, depuis l'apparition de l'écriture électronique, à une nouvelle lecture.

Pour décrire l'acte de l'écriture, Platon s'appuie sur deux métaphores. La première, « écrire sur de l'eau », par analogie avec « écrire sur du sable », désigne proverbialement les actes infructueux, les efforts inutiles ; écrire sur de l'eau reste en effet une activité éphémère, qui laisse supposer que l'écriture est vaine. La seconde, « semer dans une eau noire », renvoie à l'écriture à l'encre, réalisée au moyen d'un roseau ; le verbe « semer »

1. Platon, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1950, p. 77. L'édition des Belles Lettres donne la traduction suivante : « Ainsi, tu vois, ce n'est pas pour de bon qu'il ira écrire sur de l'eau ces choses-là au moyen d'encre, usant d'un roseau pour ensemencher avec des discours », *Œuvres complètes*, t. IV, 3^e partie, Paris, 1970, p. 91.

mis à part, elle offre une description littérale de l'écriture à la main. Les deux expressions supposent un élément commun : l'eau. La première désigne le support, la seconde le produit utilisé. Cet élément, l'eau, semble se présenter comme un élément trop mobile qui ne peut conduire à rien de solide. L'expression *écrire à l'eau*, dans ce cas, désigne l'écriture effective à l'encre tout en suggérant l'idée que, puisqu'il est impossible de saisir les choses par l'écriture, elle est une action inutile.

Toutefois, selon l'analyse qui suit, ce n'est pas l'eau la responsable de l'absence de solidité en écriture, ni même le roseau. Ce n'est qu'à la première lecture que la citation donne à penser qu'un support comme l'eau et un produit comme l'encre ne peuvent mener à la solidité souhaitée, à cause surtout de la mobilité tant décriée par Platon : ainsi dans le *Cratyle*, par exemple, il se plaint du fait que « toutes choses sans exception incessamment se meuvent et s'écoulent » (439 c) et s'y comporte comme l'anti-Héraclite en déclarant que tout vaut mieux que « de prétendre que tout coule », que tout est « en proie à l'écoulement » (440, c-d). Il importe avant tout, pour la présente lecture, de constater que ni le support, ni le produit ou l'instrument utilisés ne sont responsables de l'absence de solidité. Comme il s'avérera plus loin, rien n'indique que Platon ait uniquement vérifié la voie de communication pour savoir à quel discours il avait affaire. Car, selon cette interprétation, le discours oral, par le seul fait qu'il ne nécessite ni papier ni encre, serait par définition un discours solide ; l'écriture à la main, en revanche, n'aurait, pour la même raison, *a priori* pas droit à ce titre, tandis que l'écriture électronique serait automatiquement synonyme de discours solide. Le fait qu'il ne suffise pas d'inspecter la voie utilisée pour en déduire, de façon dualiste, si un discours mérite ou non d'être qualifié de solide, va de pair avec la façon dont on interprète la théorie platonicienne de l'écriture. C'est pourquoi la lecture de ces pages du *Phèdre* incite à reconsidérer la version de l'opposition du discours oral au discours écrit, qui semble véhiculer au moins une ambiguïté.

Le discours oral est désigné par Platon comme un discours « qui s'écrit dans l'âme »¹. Pour semer des discours de façon intelligente, le philo-

1. Voici une première ambiguïté : pourquoi Platon parle-t-il d'écriture lorsqu'il est question du discours oral ? Pourquoi ne pas expressément nommer les deux façons de semer des discours, discours oral et discours écrit ? Pourquoi créer cette confusion en nommant écriture ce que l'on ne désigne généralement pas par ce nom en vue de la distinguer justement de la parole ? Si la seule façon d'écrire, du moins à cette époque, consistait à utiliser de l'encre noire et un roseau, pourquoi en faire une description tellement détaillée dans la citation, comme s'il voulait donner l'impression qu'il existait

sophe doit, selon Platon, disposer d'un terrain approprié et semer de façon adaptée. La seule bonne terre est pour lui l'âme qui apprend : « une fois qu'on aura mis la main sur une âme appropriée à cette pratique [de la dialectique], on y plante ou sème des discours qu'un savoir accompagne » (276 e). La bonne façon de semer s'identifie, elle, au discours accompagné de savoir, qui « s'écrit dans l'âme de celui qui s'instruit, [...] discours qui est capable de se défendre lui-même et qui a connaissance de ceux auxquels il doit s'adresser ou devant qui il doit se taire » (276 a). Cette capacité est l'apanage du discours oral, que Platon nomme, pour cette raison, le « discours vivant et animé » (276 a)¹. La mauvaise façon d'ensemencer, en revanche, est pratiquée dans le but de s'amuser, ou encore, comme le dit Platon, d'œuvrer pour le plaisir. Celui qui s'occupe de ce genre de plaisanteries est appelé « poète, auteur littéraire ou écrivain législatif » (278 e). Estimant que le philosophe s'intéresse à la transmission de la vérité et non à des plaisanteries, la citation qui ouvre ce chapitre livre ainsi son entière signification : « Ce n'est donc pas sérieusement qu'il ira les *écrire sur de l'eau*, en les semant dans une eau noire, au moyen d'un roseau, avec des discours qui, impuissants, par le discours, à se porter secours à eux-mêmes, sont d'autre part impuissants à enseigner comme il faut la vérité. » Ce qu'il y a de décevant dans les mots écrits, dit Platon, c'est qu'ils se présentent « comme des êtres vivants, mais qui se taisent quand on les interroge et lorsqu'on veut s'instruire donnent toujours la même réponse. » (275 d) Un discours écrit n'est pas capable de se défendre lui-même ; celui qui l'a formulé doit toujours lui porter secours quand il est critiqué ou injustement vilipendé (275 e). De plus, « une fois écrit, chaque discours s'en va rouler de tous côtés, pareillement auprès des gens qui s'y connaissent, comme, aussi bien, près de ceux auxquels il ne convient nullement ». Et Platon déplore que ce discours s'adresse à tout un chacun : « Il ignore à quelles gens il doit ou ne doit

une ou plusieurs autres façons d'écrire ? S'il s'agissait en effet de dénoncer l'écriture en général, la simple expression « il n'ira pas les écrire » suffirait. Platon a probablement dû penser qu'en se limitant à « il n'ira pas les écrire », il excluait l'écriture dans l'âme, ce qu'il voulait précisément éviter.

1. Il est frappant de constater que le discours oral, dont les contradictions passent inaperçues et qu'on pourrait qualifier de très variable, voire de très mobile, puisqu'il se plie et s'adapte selon les besoins, est considéré comme le langage le plus fiable, le plus stable et le plus sérieux. Platon préfère la mobilité et le caractère éphémère du mot parlé parce que, à son avis, il procure un enseignement solide et assure cette stabilité qui manque au mot écrit, jugé trop peu fiable pour l'enseignement. Le support solide qu'est le papier – ou plus précisément le papyrus – engendre une écriture aléatoire, tandis que l'écriture invisible dans l'âme garantit un résultat fiable.